

5^e Année - N° 175.

Le numéro : 30 centimes

21 Février 1918.

LE PAYS DE FRANCE



G^{al} Linder

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

TREIZIÈME ÉPISODE : POUR SAUVER LA PATRIE

XXVIII

UNE IDÉE BIEN FÉMININE

Dans son cachot, cependant l'Arbi avait fini par avoir raison de ses gardiens ; les ayant étendus, assommés ou presque, sur le sol, il avait couru à la porte et l'avait enfoncee d'un vigoureux coup d'épaule.

Mais à peine en avait-il franchi le seuil que, revenant à eux, les autres bondissaient sur lui et qu'une nouvelle lutte s'engageait...

Elle fut courte d'ailleurs : en un temps et trois mouvements l'ancien légionnaire précipitait au bas de l'escalier l'un de ses agresseurs, puis se débarrassait du second grâce à un coup de poing bien placé.

Le premier pas vers la délivrance était fait : le reste, du moins le croyait-il, n'allait plus être qu'un jeu d'enfant...

Au moment précis où se déroulaient les péripéties de cette lutte, Suzy, dans son cachot, était montée sur un escabeau pour atteindre à la fenêtre et tenter de se rendre compte de ce qui se passait lorsque soudain la porte s'était ouverte et un homme s'était précipité sur elle.

C'était le gardien préposé à sa surveillance qui, sans doute, s'était ému de cette manœuvre équivoque de la part d'une prisonnière.

La jeune fille n'était pas de caractère facile et, devant la brutalité de l'homme, elle lui fit tête avec énergie, armée de son escabeau.

— Si tu ne te retires pas de suite, j'appelle...

— Tu peux appeler, la belle : les murs ont été construits épais pour étouffer les cris.

— Alors, fit-elle carrément, il faudra que tu me tues, car, vivante, tu ne m'approcheras pas.

Mais elle songeait à la voix qui, tout à l'heure, s'était fait entendre, lui faisant espérer du secours.

Soudain, l'attaque de l'homme se fit moins pressante.

Redressé un moment et immobile, il apparut qu'il tendait l'oreille ; l'on marchait dans le long couloir qui aboutissait au cachot.

Quelle que fût cette intervention, elle avait sauvé la prisonnière, car, tout à coup, le geôlier battit en retraite vers la porte et disparut au moment même où, à un coude que formait le couloir, apparaissait Pancho, escorté du gouverneur.

Ayant rejoint le gardien à peine remis d'une alerte aussi vive, il lui ordonna d'ouvrir la grille.

— Maintenant vous pouvez disposer, señor gouverneur, déclara-t-il non sans une certaine emphase.

Le court entretien qu'il venait d'avoir avec Dolores semblait l'avoir tout transformé : il ne lui apparaissait plus impossible, après avoir consciencieusement gagné son argent en exécutant avec fidélité le plan dont l'avait chargé l'ambassade allemande de Washington, de travailler un peu pour lui.

Pourquoi, après tout, ayant réussi à créer le gâchis au Mexique, ne se présenterait-il pas aux Mexicains comme l'homme susceptible de les en tirer ?...

Pour jouer ce rôle, une grosse situation d'argent était, il est vrai, indispensable ; mais miss Morton était colossalement riche. Sans compter que ses relations aux Etats-Unis pouvaient lui faciliter le rôle que peut-être les circonstances lui permettraient de jouer.

Par avance, il se voyait devenu un important personnage de la République mexicaine ; et cela n'avait, en vérité, rien d'impossible : n'avait-il pas autour de lui des exemples, et nombreux, de fortunes politiques inespérées bâties en l'espace de quelques mois... voire même de quelques semaines ?...

En voyant apparaître Pancho, Suzy frémît tout d'abord. Mais, presque instantanément lui revint en mémoire le langage que lui avait tenu quelques instants auparavant la voix mystérieuse, et elle résolut de jouer serré.

Savoir endormir la méfiance de Pancho en feignant d'accéder à ses désirs, telle était la consigne qui lui avait été donnée ; coûte que coûte il lui fallait l'observer.

Jamais, jusqu'à ce moment, l'agent allemand n'avait regardé Suzy comme il la regardait en ce moment : pour lui, elle n'avait été qu'une belle fille, prisonnière, c'est-à-dire à sa discrétion et de laquelle il devait tirer une forte rançon.

Et cette fois-ci encore, en franchissant le seuil du cachot, il n'avait pu résister à un premier mouvement de violence qui l'avait porté vers elle...

Mais presque aussitôt le souvenir du langage tenu par Dolores l'avait assagi et son attitude s'était modifiée.

Voir les numéros 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173 et 174 du *Pays de France*.

— Senora, commença-t-il, un de mes officiers est mort, tué dans des circonstances tragiques que nul, mieux que vous, ne connaît. Ceux qui vous ont interrogée jusqu'ici avaient toutes raisons de se méfier de la sincérité de vos réponses, car une femme accusée de meurtre n'a guère le choix des moyens de défense et, quand la chose a eu lieu sans témoins, elle nie ; elle nie avec obstination.



— Quel besoin de mentir quand il suffit de dire la vérité ? répondit-elle vivement.

Il poursuivit, avec une courtoisie affectée :

— Mais moi, je sais que miss Morton est incapable, même pour sauver sa vie, de dire autre chose que ce qui est ; donc, parlez sans crainte : vous n'avez devant vous qu'un justicier inflexible, mais impartial.

A l'entendre s'exprimer ainsi, le premier mouvement de Suzy fut de se méfier : assurément il lui



tendait un piège dans lequel elle devait se garder de tomber.

Cependant, à la réflexion, elle se dit que ce langage lui avait été en quelque sorte annoncé par la mystérieuse voix qu'elle avait entendue et cette constatation lui fut un réconfort véritable.

Seulement, elle estimait aussitôt qu'il serait dan-

gereux de sa part de paraître mordre instantanément à l'hameçon que lui jetait le misérable.

Manifester une certaine défiance, lui opposer une résistance première lui parut habile et elle répliqua :

— En vérité, Pancho Lopez, vous oubliez par trop qui je suis et ce que vous êtes.

— Vous voulez dire : « Qui j'étais », senora, répondit-il. Vous avez parfaitement raison..., en apparence, c'est vrai, je n'étais qu'un misérable employé de la Gran Sonora, touchant deux cents piastres par mois et vous, vous étiez — vous êtes encore d'ailleurs — miss Morton, la plus riche héritière du Texas et la fille d'un homme qui a laissé le souvenir d'un grand caractère.

Il avait prononcé ces paroles avec un calme qui établissait nettement sa conviction...

Il poursuivit :

— Mais ce qui était vrai — en ce qui me concerne du moins — il y a quelques jours, ne l'est plus aujourd'hui : l'humble réisseur de la Gran Sonora est devenu un homme important... Le salarié a grade de général et tient dans sa main la guerre et la paix entre deux grandes nations. Quant à vous, regardez autour de vous et jugez si vous êtes à ma discréption.

Il se tut un moment, après quoi, il reprit, non sans une certaine emphase :

— Aujourd'hui, c'est ainsi ; mais que sera demain ?... Quelles destinées m'attendent ?... Nul ne le peut savoir...

J'allie de ses prunelles sombres, une flamme d'orage illuminait sa face basanée et Suzy le regardait curieusement, se demandant où il voulait en venir.

Cependant, la prudence lui commandait de jouer la comédie et elle observa :

— Ne nous illusionnons pas trop, Pancho Lopez : il vous plaît d'oublier ce que vous étiez ; mais il y en a qui ont intérêt à s'en souvenir et ce qui vous attend, c'est peut-être simplement une corde.

Il se mordit les lèvres, prêt à une insulte : mais aussitôt il se souvint du but auquel il tendait et, avec calme, répondit :

— Senora, vous avez des raisons de m'en vouloir : mais vous êtes fille trop supérieure pour ne pas savoir qu'il est des événements avec lesquels il est puéril de discuter. Tels sont ceux qui agitent en ce moment ma patrie.

Elle fut sur le point de demander :

— Laquelle ?...

Mais une seconde de réflexion suffit à lui démontrer l'imprudence qu'il y aurait à s'offrir le plaisir de le démasquer et elle le laissa continuer.

— Patriote ainsi que vous l'êtes, ne trouvez-vous pas qu'il y a pour une femme telle que vous un rôle important à jouer en ce moment.

— Un rôle !... lequel ?...

— ...Non, certes, dans votre intérêt, se hâta-t-il de dire : je vous connais trop pour soupçonner miss Morton de songer à elle, quand elle agit, mais dans l'intérêt seul de votre patrie, et peut-être aussi pour sa

Elle balbutia avec une humilité bien jouée :

— En vérité, Pancho Lopez, je me demande ce qu'une fille comme moi peut avoir de commun avec le sort des Etats-Unis. L'Union est une grande nation qui se soucie fort peu de ce que peut dire ou faire miss Morton.

— Eh bien ! s'écria avec feu Pancho, je prétends que vous ne vous estimatez pas à votre juste valeur ; vous méconnaissez la vérité d'une fable française qui établit que dans la vie on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

— Admettons... Où voulez-vous en venir ?

— Vous êtes veuve... donc libre de vos actes comme de votre personne...

Elle eut de la main un geste circulaire pour désigner son cachot et dit en souriant ironiquement :

— Il n'y semble guère...

Tout de suite, il observa, semblant prendre une décision subite :

— Vous avez parfaitement raison, senora, et ce lieu est mal choisi, en effet, pour l'entretien qu'il est indispensable que nous ayons ensemble. Prenez la peine de m'attendre quelques instants...

— J'aurai d'autant moins de mal à prendre cette peine que ces barreaux et ces serrures m'y contraignent...

Elle avait parlé avec un enjouement qui abusait totalement son interlocuteur ; il sourit largement à son tour et conclut :

— Je veux vous prouver qu'en dépit de ses origines, Pancho Lopez connaît les usages du monde...

(Voir la suite page 15)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 7 au 14 Février



ES communiqués du front britannique n'ont encore relaté, du 7 au 15 février, que des affaires sans importance, mais qui ont eu un bon résultat pour nos alliés. Elles se placent d'ailleurs, comme précédemment, dans tous les secteurs.

Deux petites opérations marquent la journée du 7. Les Anglais exécutent, à l'est d'Armentières, un coup de main qui leur rapporte un certain nombre de prisonniers et une mitrailleuse ; et, au sud-est de Querant, au cours d'un raid contre un poste allemand, ils détruisent ou capturent une partie de sa garnison ; le même jour, un détachement ennemi se fait battre en cherchant à surprendre les lignes britanniques. Les Boches n'ont pas plus de succès le 8 dans des tentatives qu'ils font au sud-est d'Arras ainsi que dans la région d'Oppy : dans cette dernière ils enlèvent un homme aux Anglais, mais ils laissent un certain nombre de cadavres sur le terrain. Un autre coup de main, le 9, contre un poste de nos alliés, au nord-ouest de Saint-Quentin, ne donne pas de résultat ; ce jour-là, on remarque une vive agitation dans le secteur au nord de Lens, mais tout se borne à des opérations de patrouilles. Le lendemain, c'est à l'ouest de Gondelieu, puis au sud de la forêt d'Houthulst, que l'ennemi essaie de surprendre les postes britanniques ; il n'y arrive pas plus que les jours précédents.

Les Australiens exécutent, le 11, au sud-est de Messines, un coup de main important, après préparation d'artillerie : ils font 37 prisonniers et capturent trois mitrailleuses et un mortier de tranchée. Plus d'une centaine de Boches sont détruits au cours de l'opération, sans compter ceux qui ont été atteints pendant le bombardement préparatoire. L'ennemi cherche aussitôt, par une violente contre-attaque, à venger ce coûteux échec, mais il est repoussé et ne revient pas à la charge. Les pertes des Australiens au cours de cette journée ne dépassent pas une vingtaine d'hommes. Un autre bon coup de main est réussi, le 12, par les hommes de Manchester : dans les tranchées allemandes à l'ouest de La Bassée, ils infligent des pertes nombreuses aux occupants et reviennent de leur expédition avec sept prisonniers boches et une mitrailleuse.

On signale d'autres engagements le 13 : les Canadiens vont bouleverter des tranchées au sud-est d'Hargicourt, ils y tuent du monde, en ramènent 13 prisonniers et deux mitrailleuses. Ce sont encore des Canadiens qui, au nord de Lens, enlèvent 6 prisonniers et une mitrailleuse au cours d'un coup de main. Nos alliés ont eu, sur d'autres points du front, l'occasion de faire quelques prisonniers de plus et ils ont repoussé diverses tentatives, notamment au nord-est d'Epéhy.

Le secteur occupé sur le front français par les Américains est situé au nord-ouest de Toul, c'est-à-dire sur la face méridionale du saillant que dessinent les lignes allemandes en avant de Saint-Mihiel. Ce secteur se trouve donc en Woëvre. La région qu'ils occupent là est impraticable en cette saison pour les grandes opérations. Des étangs, des forêts couvrent le pays dont ils facilitent la défense. Les troupes américaines trouveront là maintes occasions de se préparer à la grande guerre par de petites actions, car bien que le secteur présente des conditions difficiles, les attaques, les coups de main de l'ennemi y sont assez fréquents, et il y règne toujours une certaine activité : les noms de Flirey, de Seicheprey sont encore présents à la mémoire ; il y eut récemment des affaires assez sérieuses.

Les coups de main, les rencontres entre détachements défrayent toujours les communiqués, et chaque communiqué nous fait passer en des secteurs bien différents. C'est ainsi que, le 7, on signale des affaires dans l'Aisne, en Champagne, en Alsace ; le 8, c'est dans la Meuse, au chemin des Dames, en Woëvre ; le 9, c'est en Champagne et en Lorraine ; et ainsi de suite tous les jours. L'opération du 9 est ainsi rapportée par le communiqué : « En Lorraine, un de nos détachements a pénétré dans la position allemande au nord-ouest de Bioncourt. Après avoir détruit de nombreux abris, nos troupes sont rentrées dans leurs lignes en ramenant une trentaine de prisonniers et une mitrailleuse. » Il s'agit donc là d'un fort coup de main, d'autant plus intéressant que le lieu indiqué se trouve en Lorraine annexée, sur la frontière. Bioncourt est un village de l'ancien canton de Château-Salins, il s'élève au bord de la Seille, à l'endroit où la route de Château-Salins franchit la petite rivière après avoir traversé à petite distance de là la forêt de Gremecey, point de concentration des

troupes allemandes : de là l'intérêt que présente Bioncourt pour les deux partis en présence. Ajoutons que l'opération dont il s'agit avait été préparée avec le plus grand soin ; pendant deux jours notre artillerie avait battu la région autour du point à attaquer, afin de mieux donner le change à l'ennemi, et le coup de main fut exécuté par une compagnie au complet.

Nos hommes ont remporté plusieurs autres succès, soit en repoussant des tentatives contre leurs lignes, soit en prenant l'initiative contre les Allemands. Le 10, ils attaquaient des tranchées en Champagne, à l'est du Téton, y pénétraient et y faisaient des prisonniers ; le 12, ils réussissaient de nouveau des incursions dans les lignes allemandes : c'était au nord de l'Ailette, aux abords de Bouconville, où ils capturent une vingtaine de prisonniers et deux mitrailleuses. En Woëvre, à l'ouest de Remenauville, nos détachements, pénétrant sur trois points à la fois dans les organisations ennemis jusqu'à la quatrième ligne, y faisaient 25 prisonniers et prenaient une mitrailleuse. Ailleurs, ils repoussaient des attaques assez fortes, par exemple au bois des Caurières, le 11, où un coup de main ennemi donna lieu à un vif combat qui coûta de nombreux morts à l'assailant ; et, le 12, entre Beuvraux et le bois des Fosses, où l'opération, précédée d'un vif bombardement, était tentée par trois détachements qui durent rentrer, décimés, dans leurs lignes. Le 13, après un vif bombardement, au sud-ouest de la Butte du Mesnil, nos détachements ont forcé les tranchées de l'ennemi sur un front de 1.500 mètres jusqu'à la troisième ligne : ils ont bouleversé les défenses et les abris, progressé de 1.200 mètres et fait plus de 160 prisonniers.

Les Vosges sont, plus fréquemment qu'avant, le théâtre de combats peu importants mais qu'il est intéressant de signaler à cause de l'insistance avec laquelle les Allemands les cherchent dans ce secteur. L'artillerie y est de son côté beaucoup plus active qu'il y a quelques semaines.

On signalait, le 11, une canonnade anormale en Alsace, vers le Bonhomme et le Violon. Ces deux points, en effet, présentent pour les Boches un intérêt particulier. Le Col du Bonhomme est le passage de la route de Saint-Dié à Colmar, et le meilleur de la région. Le Violon est une masse dont le sommet atteint près de 1.000 mètres d'altitude et qui, par conséquent, commande la région et les passages à travers les montagnes.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL LINDER

Né à Toulon (Var) le 1^{er} janvier 1859, entré à l'Ecole polytechnique le 1^{er} octobre 1879, élève de l'Ecole d'application de Fontainebleau, le général Linder a fait sa carrière dans l'arme du génie. Comme colonel il est directeur du génie à Amiens en 1910 ; général de brigade le 21 mai 1914, il est nommé au Comité d'état-major.

Dans les premiers mois de la guerre, le 9 décembre 1914, il est placé à la tête d'une brigade d'infanterie ; il commande en 1916 par intérim une division ; promu divisionnaire le 31 décembre 1916, il est maintenu dans son commandement ; puis, le 24 mars 1917, il est placé à la tête d'un corps d'armée.

Le général Linder est titulaire de trois citations à l'ordre de l'armée. Voici la dernière qui date du 1^{er} novembre 1916 :

« Chef d'une division d'élite, a poursuivi pendant plus d'un mois avec une vigueur, un sens militaire et un à-propos remarquables des opérations offensives qui nous ont donné six lignes de tranchées et un village puissamment fortifié, près d'un millier de prisonniers et un nombreux matériel. »

A la suite de la brillante affaire du 20 août devant Verdun le général Linder reçut la cravate de commandeur de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Officier général de la plus haute valeur. A pris dans des circonstances très difficiles le commandement d'un secteur très agité ; a su résister aux attaques de l'ennemi tout en poursuivant la réalisation du plan d'attaque qui nous a rendus maîtres de fortes positions disputées avec acharnement depuis plus de quinze mois. Trois fois cité à l'ordre. »

Une belle Leçon d'énergie

Sans bruit, sans répit, notre marine accomplit sa mission de surveillance et de protection ; on n'en parle guère ; cependant de temps à autre un acte de folle audace, de dévouement et d'abnégation vient rompre ce silence et nous rappelle que nos marins sont toujours dignes de la lignée de héros dont s'enorgueillit la marine française.

Cette fois, ce sont deux aviateurs de la marine qui ont donné une belle leçon d'énergie ; on a parlé de cette aventure, mais les détails qui nous en sont donnés montrent la somme de force morale et d'ingéniosité que ces deux marins ont déployée au cours de péripeties dramatiques.

Dans la journée du 12 janvier dernier deux hydravions partaient en reconnaissance d'un centre d'aviation maritime du littoral algérien. A 14 h. 50 l'appareil sur lequel se trouvent l'enseigne de vaisseau Richer et son pilote, le second-maître Guérin, a une panne de moteur qui le force à amerri à 20 milles de la côte, au point B marqué sur la carte ci-contre. Le second appareil s'approche ; mais il reçoit l'ordre d'aller chercher un remorqueur ; il obéit, laissant son compagnon de voyage flottant normalement, tenu par son ancre flottante qui le maintient debout au vent.

La panne du moteur est définitive ; la nuit tombe. A 19 h. 15, l'enseigne de vaisseau Richer aperçoit un projecteur qui semble être à une distance de 10 milles ; il lance deux fusées. Un quart d'heure plus tard il entend deux ou trois coups de canon dont les lueurs viennent de la même direction ; il brûle un feu Coston ; le bruit du canon redouble ; il craint qu'on ne le prenne pour un sous-marin ennemi. Quelques instants après, l'officier aperçoit un feu vert Coston ; il lance une troisième fusée ; à 20 h. 20, nouveau feu et nouvelle fusée. Puis plus rien de toute la nuit.

La brise fraîchit, la mer se creuse ; l'appareil fatigue et un flotteur se remplit.

Dimanche 13 janvier. — L'appareil dérive toujours dans le N.-E. avec bonne brise. A 9 heures, l'ancre flottante casse ; l'appareil vient en travers au vent. La situation est critique d'autant que le flotteur qui s'est rempli déséquilibre l'appareil. L'enseigne de vaisseau Richer n'hésite pas ; il se glisse au bout de l'aile droite pour crever l'autre flotteur qui est resté étanche ; il y réussit et l'appareil se redresse. Pendant ce temps, le second-maître Guérin improvise une ancre flottante de fortune à l'aide d'un panier à pigeons attaché au bout d'une amarre.

A 18 heures la brise fraîchit encore et souffle en coup de vent. La mer devient très grosse avec des lames de 8 mètres ; l'appareil se maintient bien grâce à l'ancre flottante. Les deux aviateurs, sans prendre le moins repos, se relaient, l'un aux manœuvres des commandes du gauchissement et du palonnier, l'autre faisant la veille. A 20 heures, M. Richer décide d'entamer les vivres qui sont encore intacts.

La nuit est pénible, le vent restant très mauvais. La mer est courte et brutale. L'appareil se relève difficilement à la lame. La mer couvre la nacelle. M. Richer bouche le trou avant avec son veston de cuir pour empêcher l'eau de remplir la coque. Les aviateurs ne peuvent se reconforter avec du rhum, la bouteille s'est cassée.

Lundi 14 janvier. — A 2 heures du matin, l'amarre qui tient l'ancre casse au ras du panier ; de nouveau la situation devient très critique ; le stabilisateur se fausse et l'appareil ne gouverne plus. On fait à la hâte une autre ancre flottante avec un sac à outils et les coussins des sièges.

A 6 heures, le vent tourne à l'ouest en faiblissant. La situation est presque désespérée, l'appareil venant debout au vent et la mer continuant à venir du S.-O. L'aile droite se déchire sur 20 centimètres ; Richer va boucher la déchirure avec un paillon pour éviter le remplissage de l'aile.

A midi, la brise ayant molli, la mer tombant aussi quelque peu, nos aviateurs se sentent un peu plus en sécurité. A 13 h. 30, ils ont une légère émotion ; ils voient venir sur eux une masse noire. Serait-ce un sous-marin ? Heureusement ce n'est qu'une barrique qui flotte au gré des vagues.

A 14 heures, lueur d'espoir. Guérin aperçoit au N.-E. une côte très abrupte qui doit être le cap Spartivento, à 25 milles environ. Peut-être l'appareil arrivera-t-il dans la zone fréquentée par les pêcheurs ? C'est le salut ! Hélas ! non. A 18 heures, le vent passe brusquement au N.-O. et fraîchit. L'appareil s'éloigne des côtes de Sardaigne, poussé dans le S.-E. Mais la mer est beaucoup plus calme.

Il n'y a plus de biscuit et il ne reste plus que trois bouchées de corned beef. Plus d'eau douce. Les aviateurs ont la figure brûlée par le sel ; ils se désaltèrent en buvant l'eau du radiateur. Quelle boisson ! Elle est très fraîche et pas salée, mais elle a un goût abominable d'huile et d'essence.

N'importe, le moral tient et les deux hommes fument placidement des cigarettes que l'enseigne Richer a trouvées dans ses poches. On rentre l'ancre flottante de peur qu'elle ne casse ; on pourra ainsi s'en servir plus tard si besoin est. La nuit vient de nouveau ; mais la mer est assez belle et l'appareil ne fatigue pas trop.

Mardi 15 janvier. — A 6 heures, grosse émotion, cette fois-ci d'espoir. Les aviateurs ont aperçu la terre dans le S.-S.-O. C'est la Galite, mais à une quarantaine de milles.

Comme la mer est toujours belle, nos aviateurs décident d'essayer la mise en marche du moteur ; ils nettoient leurs bougies avec de l'essence, puis les distributeurs ; ils gorgent d'essence le moteur.

Après cinq ou six essais, le moteur se met en marche en boitant ; il est 6 h. 40. Hydroplanage à petite vitesse vers la terre. Tout à coup des chocs violents se produisent dans le moteur. Le stabilisateur est faussé ; pour assurer la stabilité et la direction de l'appareil, M. Richer se livre à une périlleuse acrobatie : il va d'une aile à l'autre, risquant à chaque instant d'être précipité dans la mer.

L'appareil se rapproche relativement vite de l'île de la Galite.

A 10 h. 30, le moteur cale définitivement, le clavetage de l'hélice se casse et l'hélice devient folle. L'appareil n'est plus qu'à 2 milles de la Galite. Les aviateurs pensent qu'ils sont sauvés. Ils font alors des signaux à bras. L'ancre flottante est de nouveau mouillée. On prend la réglette de sonde du réservoir d'essence ; le signal de détresse y est attaché et le tout est hissé au-dessus de l'hydravion. Rien ne répond. Les aviateurs brûlent le salpêtre d'une fusée ; puis, à l'aide de la glace du pétrolier démonté, ils reflètent vers la terre les rayons du soleil. Tout est inutile ; on ne répond toujours pas.

Guérin propose alors de se jeter à la nage et d'atteindre ainsi la Galite. L'officier le lui défend à cause de l'état de faiblesse dans lequel il se trouve après trois jours passés sans sommeil et presque sans nourriture.

A 15 heures, la Galite n'a toujours pas répondu.

L'enseigne Richer lève alors l'ancre flottante et, la brise venant du N.-O., installe des vestons de cuir et des gilets flotteurs sur les ailes pour augmenter la dérive.

A 17 heures, il reconnaît le voisinage du cap Serrat ; il fait un brûlot avec les gants de Guérin imprégnés d'essence.

A 19 heures, un feu est aperçu au loin. L'enseigne jette dans l'eau une bouée à phosphore et tire sa dernière fusée.

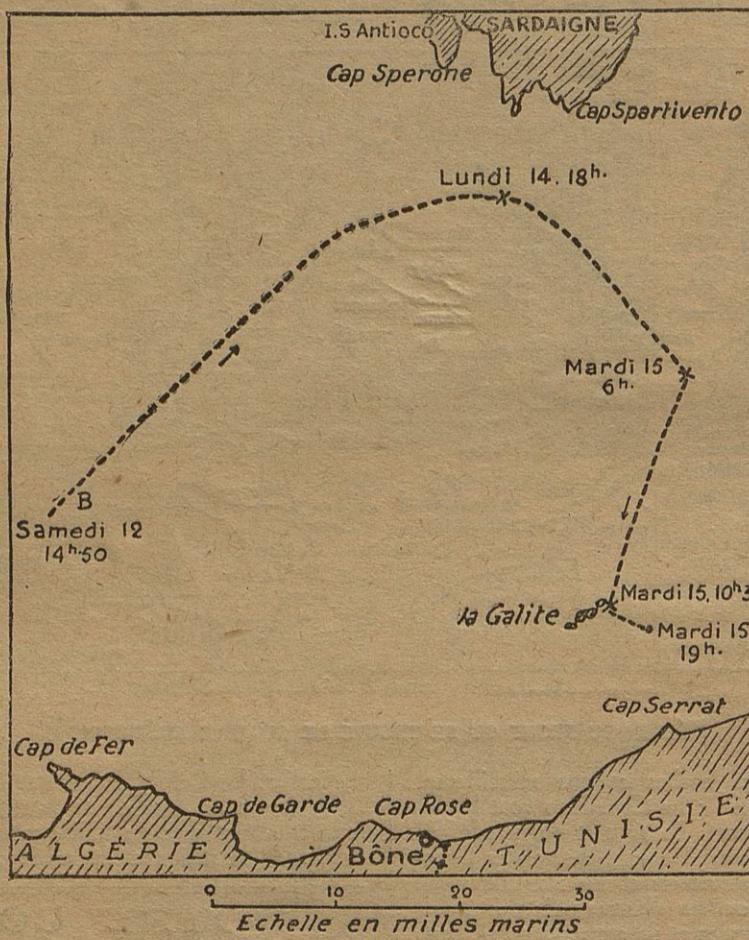
Cette fois, c'est le salut ; les aviateurs ont été aperçus. Une vedette s'approche à toute vitesse ; elle est à leur recherche depuis 15 heures, un ouvrier au travail sur la côte de la Galite, ayant vu leurs signaux, a prévenu les autorités locales.

Malgré les fatigues de quatre jours et trois nuits passés en perdition, l'enseigne de vaisseau tient à suivre personnellement sur la vedette le remorquage de son appareil qui est conduit à Bizerte.

Pendant ces quatre jours les autorités maritimes avaient fait opérer des recherches en tous sens ; mais la violence du vent empêcha les reconnaissances aériennes au large et l'on croyait avoir à déplorer la perte des deux vaillants marins dont l'énergie extraordinaire a eu raison des éléments qui les ont poussés en détresse pendant plus de 90 milles.

L'enseigne de vaisseau Richer et son pilote, le second-maître Guérin, ont prouvé une fois de plus que les qualités maîtresses du marin français étaient, en dehors du courage, le sang-froid, l'endurance, l'ingéniosité et surtout cette grande force morale qui l'empêche de jamais désespérer.

Ainsi se maintiennent dans toutes les circonstances les traditions de notre marine. Nous avons vu, lors de l'expédition des Dardanelles, les marins du *Bouvet* et du *Gaulois* intrépides devant la mort. Depuis, les grandes actions navales sont devenues impossibles ; mais, à chaque instant, la guerre sournoise, pleine d'embûches, qu'a voulu l'Allemagne, est une occasion pour nos marins de montrer ce qu'ils valent ; c'est l'équipage du sous-marin qui pénètre dans le port de Pola, c'est Cariou, l'unique survivant de l'*Amiral-Charner*, ce sont les marins des torpilleurs, des sous-marins, des croiseurs qui pourchassent les sous-marins ennemis. Et à côté des équipages de la marine de guerre, les marins des navires marchands, des bateaux de pêche ont tenu leur part de gloire et de danger. Nombreuses ont été les récompenses, citations, Croix de guerre, accordées aux vapeurs, aux chalutiers, aux patrouilleurs qui ont triomphé de leur terrible ennemi. C'était le tour des équipages aériens.



QUELQUES TÉMOINS DU PROCÈS BOLO (Croquis d'audience)



Mme BOLO-SOUMAILLE,
première femme de Bolo.



BOLO-PACHA
pendant le réquisitoire.



Mme BOLO-MULLER,
deuxième femme de Bolo.



M. JOSEPH CAILLAUX.



M. PANON.



LE TÉNOR SOTTOLANA.



MONSIGNOR BOLO.



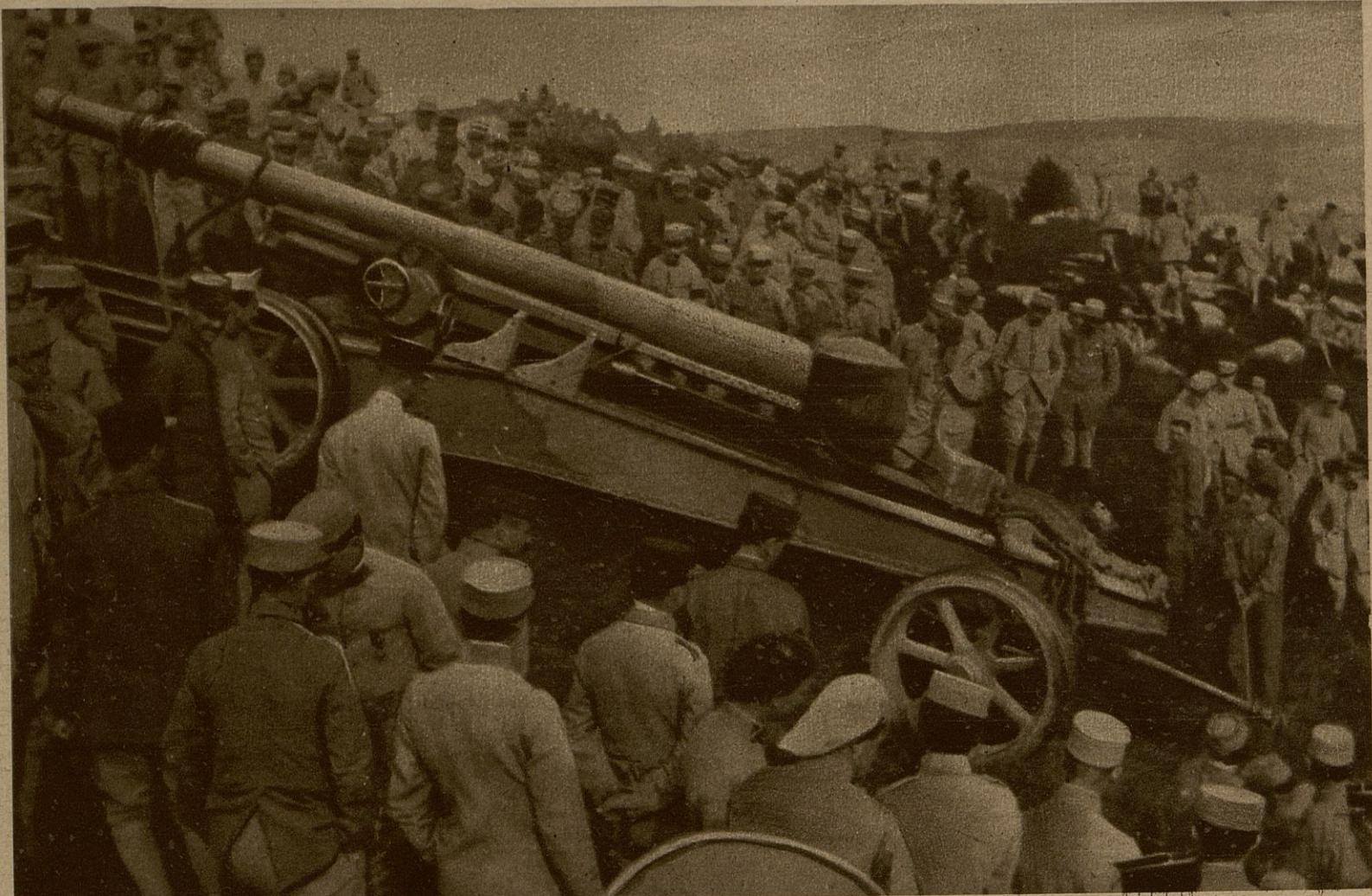
M. CASELLA.

Après dix audiences mouvementées, à la suite d'un vigoureux et éloquent réquisitoire du lieutenant Mornet et malgré une émouvante plaidoirie de M^e Albert Salles, le conseil de guerre a condamné, le 14 février, Bolo pacha à la peine de mort ainsi que Cavallini, celui-ci par contumace ; Porchère a été condamné à trois ans de prison.

MISE EN BATTERIE D'UNE PIÈCE LOURDE



Pour mettre cette pièce d'artillerie lourde en batterie sur une position escarpée, nos artilleurs ont recours au vieux système du palan. Un tracteur solidement calé en amont de la pièce sert de point fixe ; le jeu d'un câble, passant dans des poulies et enroulé sur le treuil du tracteur, fait gravir au lourd canon la pente qui est d'environ 35 degrés.



La manœuvre d'une grosse pièce par ses servants est un spectacle qui ne pouvait manquer d'intéresser nos poilus. Aussi tous ceux qui, dans le voisinage, avaient quelques loisirs, sont-ils venus voir comment s'y prennent leurs camarades de l'artillerie lourde, et leur donner au besoin un coup de main. Ils constatent que malgré son poids considérable, grâce à d'ingénieux dispositifs, le gros canon se meut avec assez d'aisance sur ce terrain pourtant difficile.

SUR LES DEUX RIVES DE LA MEUSE

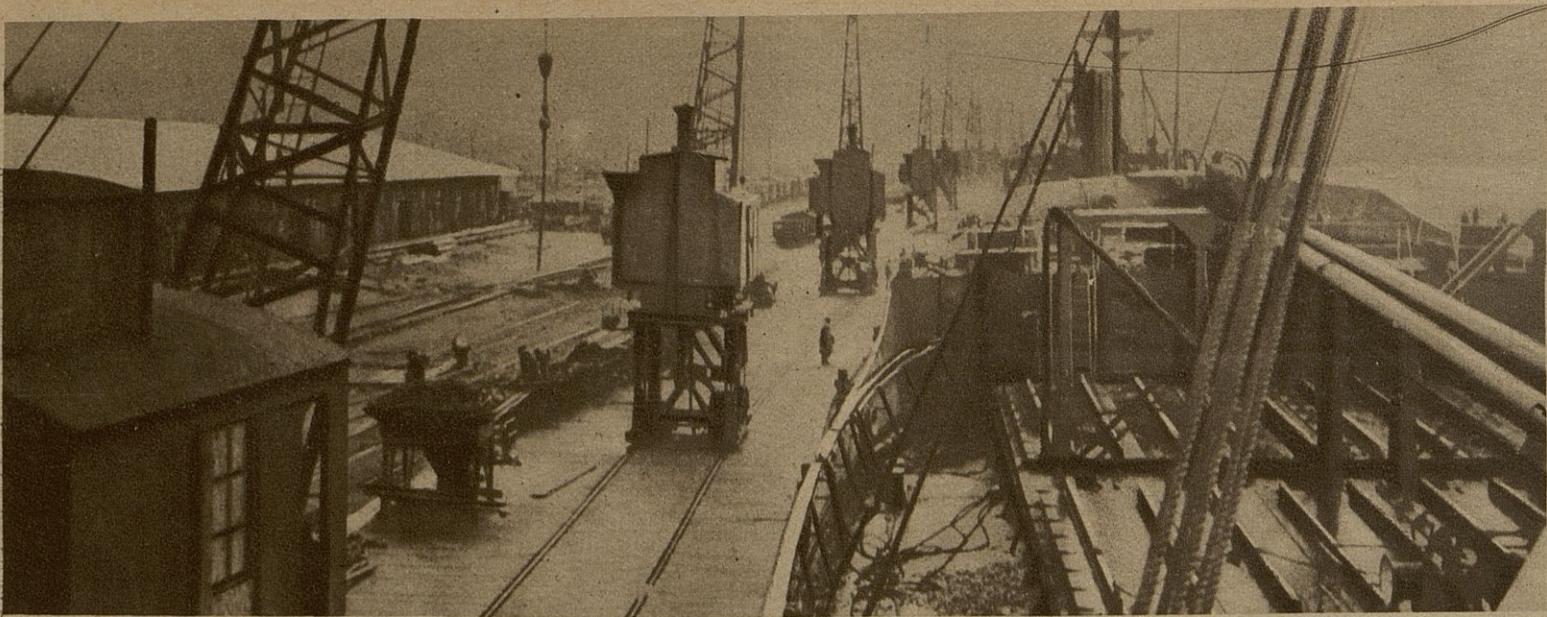


Sur la rive gauche, le petit ruisseau des Forges marque notre avance extrême. Nous avons récemment conquis dans ce secteur, en avant du Mort-Homme, des positions de tout premier ordre, que l'ennemi ne se console pas d'avoir perdues et que nos poilus, comme on le voit par cette photographie, travaillent sans relâche à consolider.



Sur la rive droite, au nombre des travaux dont les Allemands avaient couvert le secteur, on doit citer la « Caserne de Hombourg » comme un des plus étonnans. C'est un immense refuge creusé en avant de la cote 344 et où pouvaient vivre plusieurs centaines d'hommes. On voit, par cette photographie, avec quel soin il a été construit. Un chemin de fer de campagne permettait d'y accumuler vivres et munitions. Nos poilus l'occupent aujourd'hui.

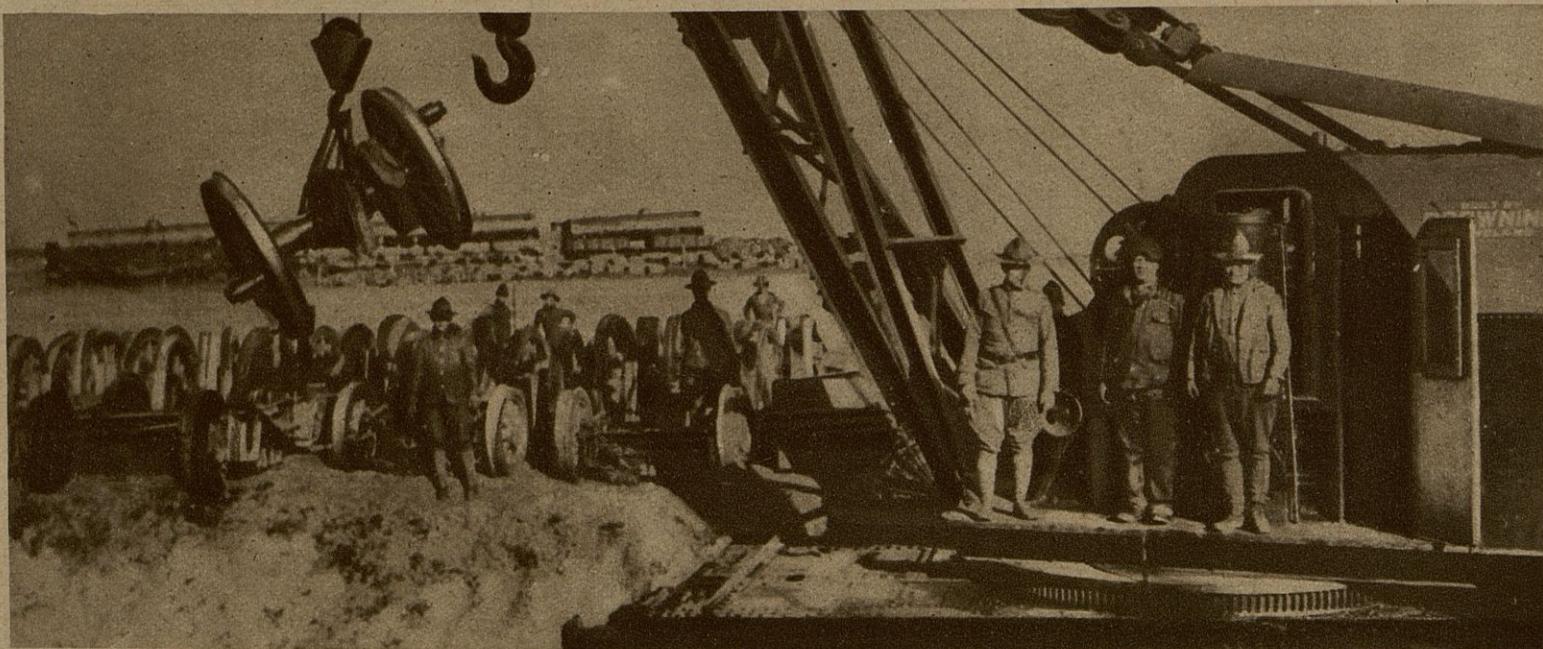
L'ARMÉE AMÉRICAINE EN FRANCE



Le déchargement du matériel de guerre apporté dans un de nos ports par des navires américains s'opère très vite, au moyen de grues mobiles circulant sur rails le long des quais et que l'on amène auprès du bateau à décharger.



Dans les camps où, près du front, elles complètent leur instruction, les troupes américaines se familiarisent avec les choses de la guerre avant d'aller aux tranchées. Voici l'inspection des masques dans un camp de fusiliers-marins.



Phot. off. de l'armée Américaine - U. S. Signal corps.

Les Américains ont apporté ou font venir en France tout ce qu'il leur faut non seulement pour faire campagne, mais encore pour installer leurs dépôts de troupes à l'arrière. Dans les localités qui leur sont assignées, ils ont vite fait d'approprier le pays à leurs besoins : s'il leur faut une route, ils l'ouvrent ; s'il n'y a pas de chemin de fer, ils en posent un. Leurs bateaux apportent les rails, les wagons. Ici, ce sont des roues de locomotives qu'ils déchargent.

PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE DE LA VILLE DE MIDDLEKERKE-BAINS



Middlekerke-Bains était une des petites stations balnéaires les plus fréquentées de la côte de Belgique au sud d'Ostende. Sa population civile a été en grande partie évacuée, mais la ville est toujours occupée par les Allemands. Les Anglais qui, de la mer du Nord, font la police de la côte, la tiennent constamment sous leur canon, mais ils la ménagent autant que possible ; les installations militaires sont seules bombardées. On voit d'ailleurs par cette photographie, qui a été prise par un aviateur anglais, que la plupart de ses maisons sont encore debout et semblent intactes. La campagne, en arrière de la ville, paraît cultivée avec autant de soin que naguère.

FACE A FACE SUR LES MONTS D'ALSACE



Dans le secteur vosgien les lignes françaises et allemandes sont parfois éloignées de plusieurs centaines de mètres les unes des autres, et en certains endroits elles se rapprochent au point de se toucher presque. Au Lengenfeldkopf nos tranchées, en escaladant les croupes de ce massif, se creusent à quelques mètres seulement de celles de l'ennemi, si bien qu'en examinant cette photographie on pourrait croire qu'il n'y a là qu'un seul système défensif. Or nos tranchées y sont au premier plan : un peu en arrière se voient les pieux qui soutiennent les défenses des tranchées boches. Le sommet de ce « ballon » est à 400 mètres ; il se trouve à 16 kilomètres à vol d'oiseau au nord de Thann.

EN MACÉDOINE, NOUS FAISONS SAUTER UN POSTE ENNEMI



Dans la boucle de la Cerna, où les actions d'infanterie sont en ce moment difficiles, l'artillerie poursuit sans relâche son travail de destruction des ouvrages ennemis ; l'habileté de nos pointeurs fait le désespoir des Bulgares. Ces derniers, récemment, avaient établi au flanc d'une montagne un petit poste qu'ils croyaient bien caché à toutes nos investigations. Mais rien n'échappe à la sagacité de nos observateurs ; le poste ne tarda pas à être repéré et bientôt la chute d'un de nos obus de 155 le réduisait en poussière avec ses occupants. L'explosion se produisait, bouleversant le sol, au moment où un des nôtres prenait une photographie de ce site.

APRÈS LE TORPILLAGE DU « TUSCANIA »



Le paquebot « Tuscania » qui a été torpillé sans avertissement le 6 février, près des côtes d'Irlande, transportait des troupes américaines en Europe. Voici quelques-uns des hommes de l'équipage sauvés, et le capitaine Mac Clean.

SUR LE FRONT ORIENTAL

Deux faits dominent en ce moment la situation en Russie : le groupe qui prétend exercer le pouvoir en Ukraine, mais dont l'autorité ne s'étend certainement pas à tout le pays, a conclu, le 8 février, la paix entre la république ukrainienne et les impériaux ; et le gouvernement de Lénine, par l'organe de Trotsky, a rompu, le 10 février, les pourparlers de Brest-Litovsk, et a déclaré la cessation de l'état de guerre, mais sans conclure la paix. Le premier de ces faits est grave, mais il n'a peut-être pas toute l'importance qu'on serait tenté à première vue de lui donner : l'Ukraine n'est pas encore un Etat, la Rada qui prétend la représenter n'est pas un gouvernement et la nation ukrainienne n'est même pas encore en voie de formation. Ensuite, parmi les populations englobées par la nouvelle république, beaucoup, si ce n'est la plupart, ne reconnaissent pas pour leurs dirigeants ceux qui ont conclu avec les empires centraux et certaines nationalités ; les Polonais, par exemple, protestent déjà contre un accord dans lequel sont sacrifiés leurs intérêts ethniques et leurs aspirations. Cette paix se présente donc comme devant être assez précaire. Cependant elle apporte aux impériaux un soulagement momentané appréciable et ils espèrent en retirer une amélioration prochaine de leur situation économique.

Quant au geste de Trotsky, il est sans exemple dans l'histoire politique du monde et il paraît avoir causé aux impériaux plus d'effacement que de satisfaction. Le gouvernement de Petrograd l'a souligné en lançant à l'armée russe sur tous les fronts un ordre de démobilisation générale,

que d'ailleurs un très grand nombre de soldats n'avaient pas attendu pour retourner dans leurs foyers. Les empires centraux se trouvent de ce fait libres de pénétrer plus avant en territoire russe, et la nécessité de rétablir l'ordre dans le pays livré à l'anarchie pourrait leur être un prétexte.

Les affaires en Finlande ne s'améliorent pas. Des informations envoyées le 11 février de Stockholm représentaient l'Allemagne comme prête à intervenir militairement en faveur du Sénat finlandais, c'est-à-dire contre les maximalistes. Elle aurait déjà envoyé dans ce but à Kristinstad deux bataillons de 1.800 hommes, Finlandais qui avaient été précédemment incorporés dans l'armée allemande. Gardes blancs et gardes rouges continuent à se battre et le général Mannerheim qui commande les premiers avait occupé, le 9 février, Kuopio, où il aurait fait cinq cents prisonniers.

Les événements d'Ukraine et de Russie aggravent encore, s'il est possible, la situation de la Roumanie. En présence des nouvelles difficultés que la conclusion de la paix germano-ukrainienne soulève pour ce pays si éprouvé, M. Bratiano, président du conseil, ne se croyant pas en mesure de les surmonter, a donné sa démission et a été remplacé par le général Averesco. Le gouvernement allemand aurait envoyé au gouvernement roumain une mise en demeure d'avoir à ouvrir, dans un très court délai, des négociations pour la paix, et le 13 février on n'avait encore reçu aucun renseignement sur les décisions que prendrait à cet égard le nouveau cabinet. Toutefois on estimait que la Roumanie était encore, avec une bonne armée, bien équipée, d'environ 500.000 hommes, en mesure de résister assez longtemps aux exigences austro-allemandes.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 174 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Un paquebot traversé par une torpille. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Le Bombardement par Avion

L'essor prodigieux de l'aviation depuis le début de la guerre n'a pas été sans surprendre le public français, habitué à considérer l'avion comme un instrument de sport encore loin de tomber dans le domaine pratique. Même dans les milieux militaires, rares étaient ceux qui prévoyaient tous les services que serait susceptible de rendre le « plus lourd que l'air ». Depuis trois ans, le récit des exploits de nos « as » a attiré l'attention des plus indifférents sur le développement incessant de la cinquième arme. Mais c'est principalement à l'aviation de chasse et de réglage que se sont intéressés les profanes, non sans raison d'ailleurs. Les « bombardiers » sont restés les parents pauvres et méconnus, habitué qu'on était à considérer le bombardement aérien comme peu précis et d'un effet peu en rapport avec les difficultés qu'il présente et les dépenses qu'il entraîne. Cependant, la recrudescence d'activité des avions allemands sur l'arrière de notre front, l'apparition des trop fameux « Gothas », les derniers raids répétés sur l'Angleterre ont ému l'opinion. Les populations anglaises et françaises des villes bombardées réclament des représailles impitoyables et fréquentes sans en observer, peut-être, les difficultés. Nombreux sont ceux qui ne se font pas une idée exacte des conditions indispensables pour réussir un bombardement efficace et surtout des obstacles qu'on rencontre. Aussi le public est-il souvent entraîné à croire à l'inertie des aviations alliées, à leur organisation défectueuse, quand ce n'est pas à leur mauvais vouloir.

Il nous a paru utile d'exposer ce qu'il était possible d'attendre du bombardement aérien et comment il pouvait s'opérer.

Le bombardement de nuit est, à l'heure actuelle, de beaucoup le plus employé chez les belligérants, et il l'est presque exclusivement par nos adversaires.

SES DIFFICULTÉS. — Le vol de nuit n'est pratiqué que depuis la guerre et il faut rendre hommage aux pilotes qui, les premiers, l'ont tenté avec un matériel d'éclairage de bord défectueux, ne possédant le plus souvent que des phares terrestres insuffisants pour leur permettre d'atterrir avec sécurité. Il est maintenant devenu d'un usage courant et est pratiqué dans les écoles par les nouveaux pilotes sans difficultés vraiment importantes. Naturellement il nécessite une habitude, une attention, un entraînement plus grands que le vol de jour, particulièrement pour le départ et l'atterrissement. Ces difficultés ont été, cependant, réduites par l'amélioration notable des installations électriques de bord, par l'emploi de voitures automobiles productrices de lumière pour l'éclairage des terrains et par l'application de systèmes de fusées s'allumant à volonté à l'atterrissement par simple contact.

Le décollage cause au débutant du vol de nuit une impression assez désagréable. Jusqu'à une centaine de mètres, en effet, il a la sensation d'être presque complètement aveugle, sensation provenant de ce que l'altitude n'est pas suffisante pour qu'il soit possible de distinguer la ligne d'horizon et, par conséquent, de se rendre compte de la position de l'appareil. Avec les appareils de grande envergure et lourdement chargés employés la nuit, la moindre faute au décollage est généralement mortelle, le pilote n'ayant pas le temps de redresser son avion si celui-ci s'engage en glissade à la suite d'une montée trop cabrée.

Le vol de nuit par temps agité est assez périlleux et surtout très fatigant, le pilote devant à la fois maintenir la stabilité de son appareil et prêter son attention à la route à suivre. L'atterrissement est naturellement plus délicat que le jour, en ce sens qu'on se rend moins bien compte des distances et que le terrain semble généralement plus éloigné qu'il ne l'est en réalité : il se produit des erreurs d'appréciation de distance qui peuvent avoir parfois les plus graves conséquences.

Outre ces difficultés, le danger principal du vol de nuit réside dans la panne de moteur. Si la lumière lunaire permet, ainsi que nous l'indiquons plus loin, de suivre un chemin donné, elle n'est pas assez intense pour permettre à l'aviateur de distinguer la nature d'un terrain, sa configuration, ses cultures, ses obstacles. Le lecteur se rend compte peut-être de l'angoisse de l'aviateur, lorsqu'en pleine nuit son moteur s'arrête. S'il se trouve à une altitude assez élevée et à proximité de son point de départ, il peut rejoindre en vol plané soit son terrain, soit des terrains

auxiliaires spécialement éclairés à cet effet. Mais, s'il est surpris par la panne soit dans les lignes ennemis, soit à faible altitude, on devine à quelles difficultés le pilote doit faire face ; ses phares et fusées ne lui permettent, en effet, d'éclairer le terrain qu'arrivé à une centaine de mètres et il ne lui reste alors que quelques secondes pour manœuvrer avant de rencontrer le sol. Le hasard joue donc le plus grand rôle dans l'issue d'une panne de moteur : c'est lui qui conduira l'aviateur sur un terrain favorable ou non et même, dans le premier cas, il aura besoin de toute son adresse et de tout son sang-froid pour pratiquer un atterrissage normal puisqu'il ne connaît ni l'altitude du terrain ni, souvent, la direction du vent. Il est donc de première importance de donner aux avions de bombardement de nuit, plus encore qu'aux autres, un moteur sûr, ne connaissant pratiquement pas la panne, fût-on même obligé d'en augmenter le poids pour obtenir cette condition primordiale de sécurité.

Tous ceux qui ont voyagé la nuit savent combien, soudainement parfois, le ciel se couvre et la brume se forme. Critique est alors le sort du malheureux équipage parti en expédition nocturne. Séparé du sol par cette ouate, il voguera à l'aventure ou enveloppé complètement.

Ne sachant dans quelle position se trouve son appareil, l'aviateur tentera un atterrissage souvent fatal.

VISIBILITÉ ET DIRECTION. — C'est un sujet d'étonnement pour les non initiés que les aviateurs puissent arriver à se diriger la nuit. Entendant les avions passer au-dessus d'eux, ils fouillent vainement le ciel pour les apercevoir et il leur semble que l'aviateur ne doit pouvoir suivre une route donnée qu'à l'aide d'instruments et de calculs aussi compliqués les uns que les autres. Certes, la boussole rend dans le vol nocturne de précieux services, l'aviateur ne peut, en effet, s'astreindre à suivre sa route pas à pas, s'il est possible de s'exprimer ainsi, comme il lui est aisément de le faire le jour ; il doit choisir sur sa carte des points de repère très apparents, en déterminer la direction et suivre cette direction à l'aide de la boussole. Ces jalons sont constitués principalement par les forêts, se détachant en masses sombres sur le paysage, les rivières qui brillent sous les rayons de la lune, les routes nationales, les grandes villes qui, malgré les précautions prises, produisent toujours une certaine lueur.

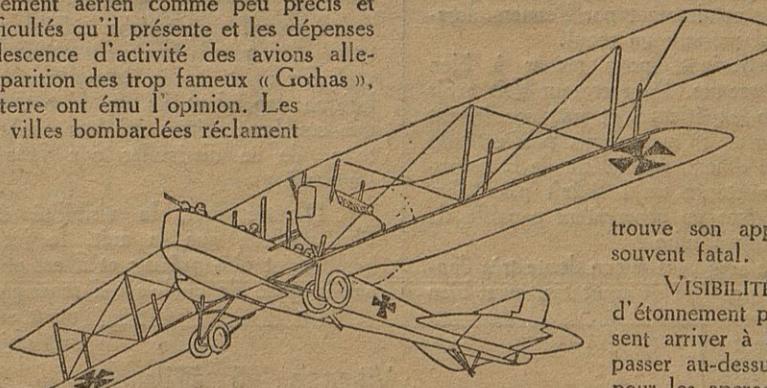
D'autre part, il est un repère que l'aviateur ne perd de vue que dans les bombardements lointains : c'est la ligne de feu ; les éclairs des canons, les faisceaux lumineux des projecteurs, les fusées, les incendies ramènent le pilote égaré sur les lignes d'où il aperçoit généralement les feux de nos terrains ou de terrains annexes.

Le lecteur se rend compte que le bombardement nocturne n'est guère possible que par clair de lune et que lorsque les circonstances atmosphériques sont favorables, mais alors il peut prétendre aux plus importants succès.

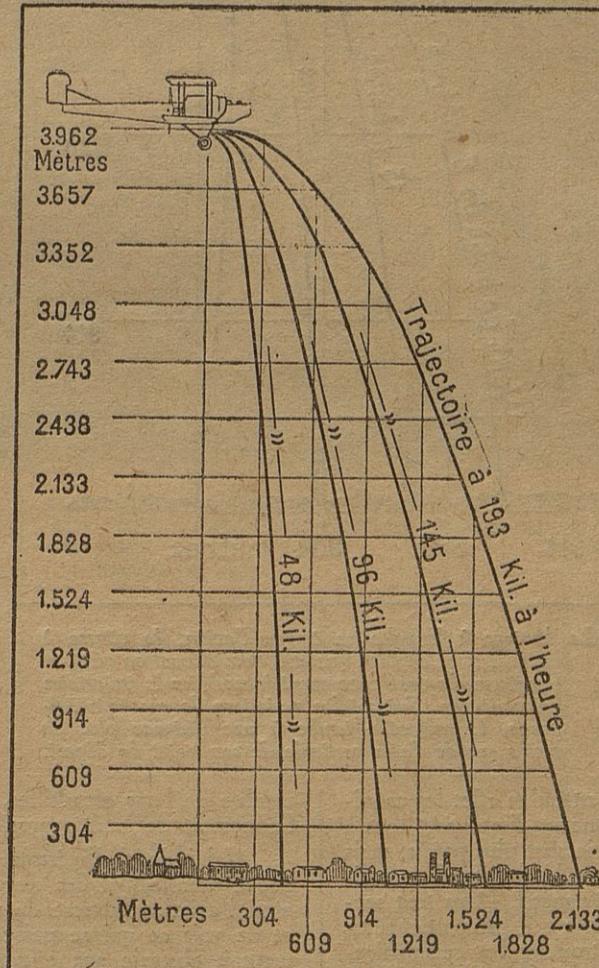
Mais, fera-t-on observer, si le bombardement nocturne nécessite des circonstances spéciales, pourquoi est-il le plus fréquent, quel est le but qu'il vise, quels en sont les avantages, quels effets peut-on en espérer ?

Par suite du perfectionnement des modes de repérages employés depuis la guerre (ballons, avions, observatoires, etc.), la circulation de jour sur les routes et voies ferrées voisines du front est devenue tout à fait aléatoire. Les convois, les troupes en marche sont, dès leur apparition, signalés et soumis à un feu violent ; la moindre fumée, indice du passage d'un train, détermine immédiatement le bombardement, par les pièces à longue portée, de la voie exactement repérée, et les camouflages les plus habiles sont souvent insuffisants pour permettre une circulation relativement sûre. Aussi est-ce surtout la nuit que les routes et les voies ferrées, protégées par l'obscurité, présentent un mouvement intense. Dans les cantonnements établis à l'arrière-front, les troupes au repos ou employées aux travaux de défense ont réintégré leurs baraquements, dans les camps d'aviation les appareils de réglage ou de chasse sont rentrés au nid : court aperçu des objectifs nombreux offerts aux coups des aviateurs.

D'un autre côté, le bombardement nocturne présente certains avantages sur le bombardement de jour. Il ne nécessite pas des appareils aussi rapides et montant aussi haut. La chasse, en effet, est à peu près inexiste la nuit. D'abord parce que même par lune et temps clair il est extrêmement rare de s'apercevoir d'un avion à l'autre, toutes lumières éteintes. Puis l'atterrissement sur avion de chasse doué d'une très grande vitesse à l'arrivée au sol est très délicat, même sur les terrains puissamment éclairés. La poursuite de l'avion ennemi n'étant pas à craindre, les appareils lourds à grande envergure emportant une forte charge de com-



AVION ALLEMAND DE BOMBARDEMENT.



Les données des deux graphiques que nous reproduisons ont été calculées en Angleterre. Celui-ci indique l'écart qui existe entre le point de départ d'un projectile lancé d'un avion et son point de chute, suivant la hauteur à laquelle se trouve l'appareil et la vitesse à laquelle il se déplace, l'atmosphère étant calme.

haut. La chasse, en effet, est à peu près inexiste la nuit. D'abord parce que même par lune et temps clair il est extrêmement rare de s'apercevoir d'un avion à l'autre, toutes lumières éteintes. Puis l'atterrissement sur avion de chasse doué d'une très grande vitesse à l'arrivée au sol est très délicat, même sur les terrains puissamment éclairés. La poursuite de l'avion ennemi n'étant pas à craindre, les appareils lourds à grande envergure emportant une forte charge de com-

bustible et d'explosifs sont utilisables. De plus, le tir d'artillerie est moins précis, les projecteurs devant trouver l'avion avant que les canons puissent faire un barrage efficace et, les lignes franchies, l'avion peut descendre bas pour jeter ses bombes avec précision et mitrailler les trains, convois, baraquements où l'explosion des obus a déjà semé la panique.

Enfin, malgré les ténèbres, il est possible à un observateur conscient et capable de rapporter au retour de son bombardement des renseignements précieux pour le commandement, sur l'animat des gares et des carrefours, sur les incendies allumés à l'intérieur des lignes par nos batteries ou volontairement par l'ennemi lorsque celui-ci prépare un recul.

Naturellement, pour mener à bien une telle besogne, l'observateur doit avoir une grande expérience et par conséquent du « métier ». N'avons-nous pas été dire par un officier spécialiste de la reconnaissance nocturne qu'il fallait plus d'un an pour former un observateur capable de faire du travail utile ?

Les effets du bombardement nocturne sont sans aucun doute très dangereux. Au point de vue matériel il a été possible de constater, aussi bien par les bombardements ennemis sur notre arrière-front que par les récits des habitants des régions libérées sur lesquelles s'exerçait auparavant l'activité de nos avions, qu'il est particulièrement efficace. Cela tient d'abord à sa fréquence. Par période de belle lune, chaque soir, les escadrilles peuvent retourner sur le même objectif jusqu'à ce qu'elles aient la certitude d'avoir obtenu le résultat désiré. Le nombre de bombes emporté par ces appareils de grande surface permet aux bombardiers de faire des traînées dont il est rare que quelques-unes au moins ne parviennent pas au but. Il est possible, d'autre part, d'emporter des projectiles de gros calibre allant jusqu'au 210, permettant d'obtenir des résultats très intéressants.

Enfin, au point de vue moral, il faut l'avoir subi pour comprendre combien le bombardement par avions est déprimant, principalement la nuit où il vient troubler le repos dont les troupes cantonnées ont tant besoin, et mettre le désordre dans les convois, les gares régulatrices où stationnent les trains de permissionnaires, de vivres ou de munitions. Il appartient également aux escadrilles nocturnes de prévenir et d'entraver les bombardements aériens ennemis par des raids sur les centres au moment où les avions se préparent à partir en expédition, joignant ainsi aux chances d'occasionner des dégâts matériels celle de causer des pertes humaines.

Le bombardement nocturne présente donc des avantages importants, mais est entravé par des obstacles souvent insurmontables résidant dans les circonstances atmosphériques spéciales qui sont nécessaires pour le mener à bien. Or, l'efficacité du bombardement aérien tenant surtout à sa continuité, ce n'est qu'en harcelant perpétuellement l'adversaire qu'il est possible d'obtenir un résultat justifiant les sacrifices qu'impose l'entretien coûteux d'escadrilles toujours plus ou moins nombreuses. Aussi le bombardement nocturne doit-il être continué énergiquement le jour par des escadrilles d'appareils plus légers, mais plus rapides et montant plus haut. C'est qu'en effet les conditions dans lesquelles on peut réaliser le bombardement diurne sont tout à fait différentes. Les tirs d'artillerie sont plus précis, mais ce ne sont pas eux cependant que les bombardiers craignent le plus : c'est le chasseur ennemi. Dans tout secteur d'attaque, là par conséquent où il est particulièrement intéressant de chercher à troubler les communications ennemis et à désorganiser son arrière-front, il est pour ainsi dire impossible à un avion de sortir isolément sans courir le risque d'être aussitôt attaqué et descendu par une patrouille de chasse ennemie. Aussi les avions de réglage ne sortent-ils jamais sans être accompagnés par plusieurs avions d'escorte. A plus forte raison pour les avions de bombardement appelés à couvrir dans les lignes ennemis une distance plus ou moins grande.

La sécurité pour eux réside dans le nombre et le groupement. Obligés, en effet, par suite de leur charge, de consacrer un certain temps à prendre de la hauteur dans leurs propres lignes, ils sont souvent aperçus et signalés par l'ennemi. Les avions de chasse de celui-ci ont alors le temps de s'élever à leur rencontre. Plus nombreux sont les avions de bombardement et plus serré

est leur groupement, plus ils ont de chance d'accomplir leur mission.

Une patrouille ennemie hésitera toujours, en effet, à attaquer une formation possédant de nombreuses mitrailleuses. D'autre part, une escadrille bien groupée peut être bien protégée par les avions d'escorte, qui ne dispersent pas leur force en cherchant à accompagner les traînards et sont, par conséquent, en mesure de défendre efficacement leurs camarades et au besoin de leur ouvrir le passage si l'ennemi est trop entreprenant.

Si le bombardement de jour est entravé par l'aviation de chasse ennemie, en revanche il n'est pas de circonstances atmosphériques autres que la pluie et le brouillard qui puissent lui être un obstacle insurmontable, du moins pour les opérations à faible distance. Les nuages favorisent même souvent les aviateurs en leur permettant, lorsque cependant ils ne forment pas une couche continue qui leur cache la terre, de se dissimuler aux vues de l'ennemi.

D'autre part, la visibilité étant plus parfaite que la nuit, le jet de bombes est plus précis ; et il est possible de vérifier les résultats obtenus par la prise de clichés qui renseigneront en même temps le commandement sur les points susceptibles de devenir des objectifs.

Le bombardement diurne présente également un intérêt tactique : les escadrilles qui franchissent les lignes pour une expédition attirent vers elles les patrouilles de chasse qui tombent ainsi sous les coups de nos propres chasseurs d'escorte, ce qui permet à nos avions de régler de travailler plus paisiblement.

Le lecteur a pu se rendre compte, par ces quelques généralités sur le bombardement aérien, que les opérations de grande envergure nécessitent une organisation très soignée où rien n'est laissé au hasard, si on ne veut pas les voir se transformer en échecs graves : elles nécessitent de la part du personnel qui les entreprend un entraînement incessant et beaucoup d'énergie ; encore faut-il mettre au service du courage et de la volonté des aviateurs un matériel qui leur permette d'atteindre les objectifs qu'ils visent, sans risquer d'aller à une catastrophe.

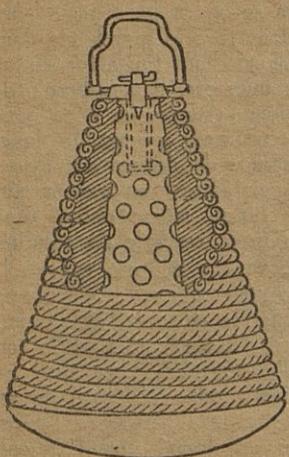
Les raids ennemis ont pu sembler plus fréquents que ceux des alliés. Il faut remarquer cependant que s'ils prennent trop souvent pour buts des villes françaises, et que s'ils sont venus à plusieurs reprises, notamment du 30 au 31 janvier, sur Paris, ils ont eu plus fréquemment pour objectifs des villes anglaises, sur lesquelles il leur est aisés de se rendre sans grands risques, puisqu'ils survolent la mer pendant une partie de leur voyage, alors que le bombardement des centres industriels allemands oblige les aviateurs alliés à couvrir chez l'ennemi, sous le feu de ses canons et exposés à la poursuite de ses avions, des distances importantes.

Nous avons donc à faire face à des difficultés plus grandes, mais ces difficultés mêmes doivent constituer un stimulant pour les alliés, les pousser à s'assurer la suprématie de l'air par une production intensive d'avions, par l'accroissement continu du nombre de leurs escadrilles, par la recherche de perfectionnements dans l'armement de leurs appareils.

Celui des belligérants qui parviendrait, en effet, à débarrasser le ciel des oiseaux ennemis, qui empêcheraient ainsi l'aviation adverse de régler le feu de ses batteries et de voir ce qui se passe dans ses propres lignes, qui mettrait obstacle aux efforts des bombardiers pour troubler ses voies de communication, qui pourrait, enfin, sans crainte des chasseurs, accomplir chez l'adversaire ce qu'il ne permettrait pas de venir faire chez lui-même, celui-là aurait fait un grand pas vers la victoire.

Nos nouveaux alliés les Américains l'ont si bien compris que, dès leur entrée en guerre, ils entreprenaient la construction d'une immense flotte aérienne.

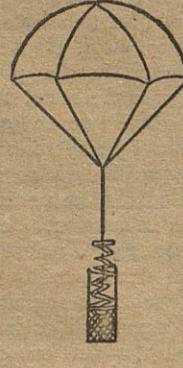
De tous côtés court le bruit que l'Allemagne fait un formidable effort pour s'assurer, au printemps prochain, la maîtrise de l'air ; ne nous laissons pas surprendre une fois encore et que toute la science de nos ingénieurs spécialistes et de nos constructeurs tende à nous donner des avions toujours plus nombreux et plus perfectionnés. — R. V.



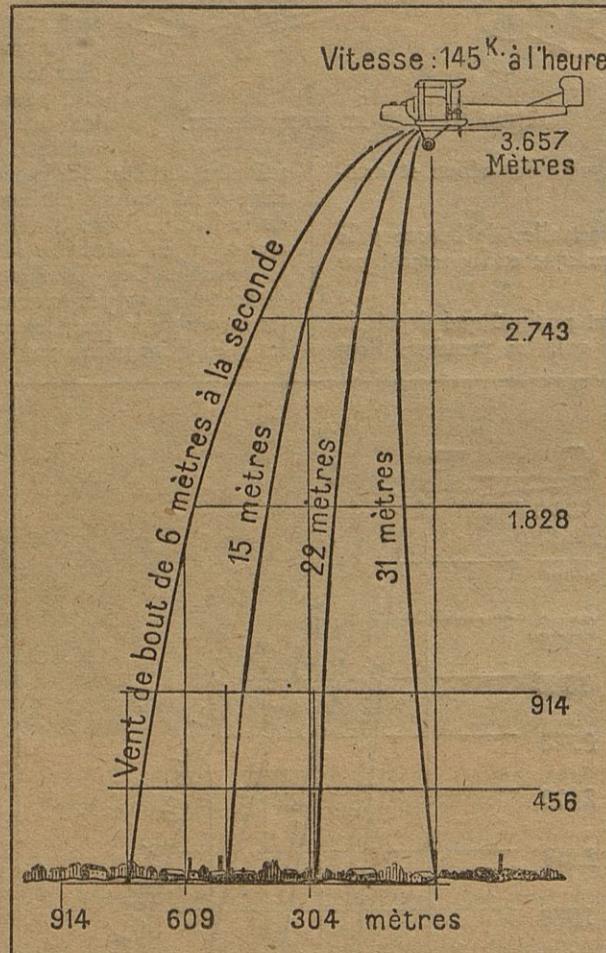
BOMBE INCENDIAIRE ALLEMANDE



OBUS ÉCLAIRANT ALLEMAND



BOMBE FRANÇAISE



La hauteur à laquelle se trouve l'avion, la vitesse à laquelle il se déplace quand il vole debout au vent, et la vitesse du vent concourent à modifier la trajectoire du projectile. Suivant les variations de ces trois éléments, le projectile tombe à une distance plus ou moins grande de la verticale de son point de départ.

nombre de leurs escadrilles, par la recherche de perfectionnements dans l'armement de leurs appareils.



BOMBE ANGLAISE

Il la salua et sortit, la laissant en proie à une curiosité pleine d'angoisse : c'était son sort qui se jouait en ce moment et elle se demandait si elle aurait la force de tenir son rôle suffisamment longtemps, en présence de ce misérable.

Lui, cependant, gagnait rapidement le cabinet du gouverneur, il emportait au cœur un espoir immense de voir réussir le plan que lui avait suggéré Dolorès, et il ne doutait pas que l'idée qu'il venait d'avoir ne fût de nature à en assurer définitivement le succès.

Comme le lui avait insinué Dolorès, avec les femmes on est toujours en pleine incertitude : une seule chose est certaine, leur versatilité et leur facilité à se laisser prendre au piège qu'il s'apprétait à lui tendre...

Or, le colonel von Glockau était d'une nation où le camouflage matériel et moral est de règle et il ne pouvait douter un instant que sa prisonnière ne se laissât prendre au piège qu'il s'apprétait à lui tendre...

— Va me chercher, commanda-t-il à l'un des hommes qui se trouvaient là, dans la garde-robe du précédent gouverneur son uniforme de grand gala. N'oublie ni l'épée, ni les décorations. Les femmes sont assez sensibles à ces bibelots.

Et comme en ce moment Dolorès entrait, il lui dit avec une satisfaction non dissimulée :

— Je crois que tu avais raison et qu'il y a quelque chose à faire avec cette fille-là...

Comme la jeune femme esquissait un mouvement de dépit.

— Oh ! faire, s'empressa-t-il d'ajouter en riant, de la politique seulement..., pour l'instant du moins ; plus tard on verra...

— Alors ?... interrogea-t-elle, semblant rassurée par ces dernières paroles.

En ce moment rentrait l'homme que Pancho avait envoyé perquisitionner dans la garde-robe du gouverneur et aussitôt, avec une joie qu'il ne cherchait même pas à dissimuler, il commença à endosser l'uniforme tout blanc, galonné d'or et sur le drap duquel s'étaient les croix et les médailles...

La jeune femme le regardait ébahie ; admirative, elle joignit les mains, s'exclamant :

— Oh ! Pancho mio, vous portez l'uniforme comme si vous n'aviez fait que cela toute votre vie.

Un sourire plissa les lèvres du misérable : l'uniforme, en effet, c'était sa livrée à lui, livrée de servilité et de turpitude...

— Où sont les vêtements que je t'avais fait dernièrement apporter de Mexico ? interrogea-t-il.

Un geste d'elle lui indiqua qu'elle les tenait à sa disposition, tandis qu'elle interrogeait, toute radieuse :

— Vous désirez que je me fasse belle pour vous accompagner ?...

— Non, petite ; mais qu'on aille les chercher de suite, je vais t'expliquer...

Et tandis qu'un homme sortait de la pièce :

— Voici ce que j'ai imaginé pour séduire ma prisonnière, fit-il : d'abord, je lui rends sa liberté...

— Vous la relâchez ! s'exclama le gouverneur au comble de la stupéfaction...

Très amusé, Pancho déclara :

— Je fais mieux que cela !

Et, à l'un des hommes :

— Dis-moi, le meilleur restaurant de Calcuhuana c'est toujours le « Poisson-d'Or » ?...

— Toujours, Excellence.

— Eh bien ! cours jusque-là et dis à Méno'i, le maître d'hôtel japonais, de me préparer un cabinet et un repas fin ; qu'il se hâte, je serai chez lui avant une demi-heure.

L'homme sorti, Pancho regarda à tour de rôle Dolorès et le gouverneur qui fixaient sur lui des prunelles pleines d'ahurissement.

— Je prépare l'alliance de la Révolution mexicaine et des Etats-Unis.

En ce moment revenait le messager de Dolorès avec des cartons dont la jeune femme s'empara.

— Allons, commanda Pancho qui, escorté du gouverneur et accompagné de son amie, sortit du cabinet.

Quand il pénétra dans le cachot de Suzy, celle-ci, un lourd escabeau à la main, tenait tête au guichetier dont la cupidité avait été excitée sans doute par les quelques bijoux que la jeune fille portait sur elle.

Rudement empêtré par Pancho, il fut jeté hors du cachot ; alors, respectueusement, Dolorès s'approcha de la prisonnière et lui proposa de l'aider à se vêtir de la toilette mise à sa disposition...

Un moment, Suzy tressaillit et considéra la jeune femme avec étonnement : il lui semblait que le son de cette voix ne lui était pas inconnu, même qu'elle l'avait entendue tout récemment, que c'était celle qui, tout à l'heure, lui avait donné le mystérieux avis dont son cœur s'était ému...

Mais Dolorès, à cent lieues de soupçonner les

idées qui passaient par la tête de la prisonnière, s'occupait à retirer des cartons une toilette dont l'élégance trahissait la bonne faiseuse, et un manteau de fourrure d'une somptuosité sans pareille.

Douce au conseil qui lui avait été donné, Suzy feignait d'être captivée par les satins et les dentelles : ce que constatait, Pancho dit le plus naturellement du monde :

— Rien n'est trop beau pour une plénipotentiaire, senora.

— Ah ! fit-elle comme amusée, vous en tenez toujours pour votre idée ?...

— Quand vous me connaîtrez mieux, senora, vous saurez que je suis l'homme le plus tenace du monde... ; c'est pourquoi je vous prie de me faire l'honneur d'accepter d'être ma convive en un lieu plus digne de vous.

Il ajouta :

— Ainsi que vous me l'avez fait observer tout à l'heure, il est juste que, pour discuter en toute liberté les intérêts de votre pays, vous-même soyez libre...

Il se retira pour la laisser s'habiller avec l'aide de Dolorès.

— Dites-moi, commença Suzy dès qu'elles furent seules...

Mais elle s'arrêta, ayant aperçu, se projetant sur le mur du couloir, l'ombre de Pancho aux aguets derrière les grilles...

Méfiant par nature, il voulait épier les deux femmes.

Quelques instants plus tard, vêtue avec une élégance qui lui rappelait le temps où elle habitait Red House en compagnie de son père, Suzy, escortée jusqu'au seuil du palais par le gouverneur et son état-major, montait dans une superbe limousine réquisitionnée séance tenante dans le plus pro-

Rien..., silence absolu... au-dessus de lui... Autour de lui... rien ne bougeait !...

Mais alors, qu'étaient devenus ses hommes ?...

L'avaient-ils abandonné ?...

Les connaissant comme il les connaissait, cela lui paraissait bien invraisemblable.

En ce cas, il ne comprenait plus.

Couté que coûte, il fallait cependant qu'il comprît : au prix de mille efforts il réussit à se mettre sur son séant.

Une fois dans cette position, il sentit à l'épaule une cruelle souffrance et, y portant la main, il constata à tâtons que l'on avait pansé sa blessure.

Cette constatation lui fit plaisir, car elle établissait que son abandon n'était pas le fait d'une fuite précipitée, mais que, bien au contraire, c'était de propos délibéré qu'on l'avait placé dans cette manière de fosse.

Sans doute avait-on voulu, du moment qu'il était incapable de prendre part au combat, le protéger contre les coups...

Et puis, sans doute, la retraite s'était imposée et, pour ne pas ralentir leur marche, ses hommes l'avaient laissé dans cette cachette, se réservant de venir le chercher lorsque les circonstances le permettraient.

Mais où se trouvait son détachement ?

Pas un instant Wickley n'envisagea la vérité, la désespérante vérité... Néanmoins, faisant appel à toute son énergie, il travailla à sortir de sa tombe ; une soif terrible lui déchirait la gorge et rendait ses efforts plus pénibles encore.

Enfin il réussit à rejeter la toile de tente, lourde de terre, qui le recouvrait, et aussitôt, aveuglé par l'éclatante lumière que le soleil de midi déversait sur la terre, il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit et qu'il eut promené autour de lui un long regard, encore vacillant, il demeura désespéré.

Partout, ce n'étaient que cadavres. Ses compagnons d'armes, ses enfants ! étaient là, figés dans l'immobilité dernière...

Un sanglot déchira sa poitrine tandis qu'une larme coulait lentement le long de sa joue brûlante de fièvre.

Ah ! pouvoir vivre..., travailler à les venger !...

Mais en même temps un sentiment d'indécible fierté lui emplissait le cœur.

Comme il les retrouvait bien tels qu'il les avait connus, ses vaillants Rangers !

Non, ils n'avaient pas fui !... Non, ils n'avaient même pas battu en retraite ! Ils étaient tombés, serrés autour de lui, comme autour d'un drapeau !...

Se traînant sur les genoux, il allait de l'un à l'autre, examinant les visages décomposés déjà, les interpellant par leur nom comme s'il eût fait « l'appel ».

Hélas ! aucun d'eux maintenant ne répondait.

C'était en lui un immense désespoir en même temps qu'un âpre désir de vengeance.

Une gourde, cependant, se trouvant sous sa main, il s'en saisit et en avala gloutonnerement le contenu : mais cette eau mélangée était chaude et, au lieu d'apaiser sa soif, ne servit au contraire qu'à lui donner des nausées.

Fatigué par l'effort qu'il venait de faire, il s'arrêta un moment pour reprendre des forces ; mais alors il eut conscience de l'horrible solitude qui l'environnait, cette solitude peuplée de cadavres !...

Et une épouvante s'empara de lui qui n'avait jamais tremblé !...

Il sentit qu'à demeurer là il risquait de devenir fou et, tendant toute son énergie vers un suprême effort, il réussit à se dresser, puis, titubant comme un homme ivre, il se mit à marcher.

Etait-ce bien marcher ?... En vérité, il se traînait plutôt, incertain de ses mouvements, comme en état de somnambulisme, avec cette différence toutefois qu'à chaque pas fait en avant sa douleur s'accroissait de chaque nouveau cadavre rencontré.

Cependant qu'il espérait-il à aller ainsi au hasard ?

Pensait-il vraiment s'arracher à ce champ de carnage ? Ou bien supposait-il pouvoir se soustraire à la mort atroce que son instinct lui faisait pressentir, embusquée à chaque pas ?...

Il n'en savait rien, le malheureux !... Il obéissait à une volonté supérieure à la sienne qui le poussait à fuir plus loin, toujours plus loin, du cadavre rencontré.

Mais après un corps, c'en était un autre auquel il se heurtait, et puis un autre.

En vérité, ils étaient trop !... et tous morts !... tous !...

Alors, désespéré, lui aussi voulut mourir au milieu de ses hommes, et il se laissa aller sur le sol brûlant où il demeura immobile, appelant de toutes ses forces dernières la fin de cette agonie de souffrance et d'épouvante...

Mais il était dit qu'aucune ne lui serait épargnée.

(Voir la suite au dos).



chain garage et Pancho, avec la permission de la jeune fille, s'installait à ses côtés, radieux et triomphant.

Il touchait au but...

XXIX SAUVETAGE INATTENDU

Dans le camp dévasté par les troupes insurgées, un silence tragique régnait : le soleil déjà haut à l'horizon déversait des torrents de lumière sur cette scène de carnage, illuminant chaque cadavre qui paraissait dormir sur le sol, d'où montait une buée chaude.

Seuls, des fauves qu'avait attirés l'odeur du sang rôdaient, grondant farouchement lorsqu'ils se rencontraient auprès de quelque proie plus friandise.

Dans le fond du silo qui lui avait servi de cachette, le commandant était revenu à lui depuis un bon moment : la fraîcheur de la nuit, en apaisant la fièvre causée par ses blessures, lui avait procuré un repos bienfaisant.

Maintenant, figé dans une immobilité absolue, il cherchait à rassembler ses idées...

Une ombre absolue l'ensevelissait pour ainsi dire et rien ne pouvait aider ses souvenirs...

Où se trouvait-il ? Et comment se pouvait-il faire qu'il fût dans une si singulière posture ?...

Après être longtemps demeuré ainsi, voilà que tout à coup la mémoire lui revint.

Un gémissement rauque lui déchira la gorge et il fit un mouvement pour se redresser ; mais une violente douleur le fit retomber inerte sur la couche où il était étendu.

Oui..., oui..., il était blessé... et maintenant il se souvenait.

Il tendit l'oreille, cherchant à surprendre quelque bruit extérieur qui le pût fixer sur sa situation.

Après la soif, ce fut la faim qui se mit à le torturer, et si cruellement, qu'affolé, il empoigna du sable et le porta à sa bouche, pensant pouvoir ainsi apaiser son estomac en révolte, mais en vain.

Alors, il s'étendit sur le sable et, immobile, résigné, attendit la délivrance.

Soudain, le silence qui pesait sur le camp se troubla d'un bruit rauque qui arracha le malheureux à sa somnolence et le fit se dresser sur son séant...

Ce bruit lui avait mis à fleur de peau une sueur d'angoisse ; oui, lui, commandant Wickley, vaillant soldat entre tous, il avait peur.

C'est que le danger qui le guettait était un des plus terribles qui le put menacer.

Ce bruit, il en avait aussitôt reconnu la nature et il lui faisait pressentir la mort horrible qui s'avancait vers lui.

Ce bruit, c'était le rugissement du puma, le lion des prairies.

Le sinistre visiteur du camp cherchait la pâture que lui avaient préparée les hommes de Pancho Lopez !...

Déjà, sans doute, bien de ses braves compagnons avaient servi de pâture au fauve ; peut-être était-ce bientôt à son tour ?...

Et pas une arme qui lui permit de se défendre, au besoin de se soustraire à l'épouvantable festin auquel il était destiné.

Devait-il donc attendre, résigné, que l'animal s'attaquaît à lui ?...

Son revolver était vide : il en avait épuisé les munitions sur l'ennemi avant de tomber. Il apercevait bien des armes aux mains des cadavres qui l'entouraient ; mais aucun d'eux ne se trouvait à portée et il était trop affaibli pour pouvoir se traîner jusque-là...

Lui qui tout à l'heure appelait la mort libératrice, il la repoussait maintenant avec horreur...

Certes, en toutes circonstances, il avait prouvé que la mort ne l'épouvantait pas, mais celle du soldat, non cet égorgement sinistre.

A la pensée des mâchoires lui tenant la chair, ce vaillant tremblait de tous ses membres et il eût voulu prendre la fuite.

Soudain, un rugissement strident déchira l'air silencieux ; le puma avait aperçu cette nouvelle proie et, à pas coulés, se dirigeait vers elle...

Cette fois, c'était fini !

Seulement, comme, Wickley n'était pas homme à se laisser ainsi dévorer passivement sans rien tenter, il attendit, les mains en avant, l'attaque du fauve.

Avec ses seuls doigts pour arme, il se défendit et, du moins, mourrait-il dans la lutte.

Maintenant l'animal ne se trouvait plus qu'à quelques mètres à peine de lui : arrêté net, il se rasa, s'apprêtant à prendre son élan les yeux pleins de convoitise, la langue sanglante passant et repassant goulûment sur ses babines...

Visiblement, il allait bondir. Wickley qui ne le quittait pas des yeux, vit ses muscles se tendre irrésistiblement et lui aussi se raidit alors, faisant appel pour la lutte suprême qui allait s'engager à toute son énergie.

En ce moment une détonation éclata, puis, aussitôt après, une seconde, dont les échos roulèrent lugubrement à travers la vallée, et le fauve, mortellement frappé, retomba sur le flanc, sans mouvement.

Les balles l'avaient atteint au bon endroit.

Alors, la tête de Wickley s'inclina sur sa poitrine et il perdit connaissance : le saisissement avait été plus fort que la terreur.

Cette intervention qui venait de lui sauver la vie était le fait du lieutenant Rutledge.

Nous l'avons laissé à l'hacienda où le señor Moralès lui avait offert l'hospitalité, alors que lui et ses compagnons, échappés du fort Wilson, s'étaient égarés au milieu de cette contrée inconnue d'eux.

S'il n'eût été que lui seul, ainsi que nous l'avons dit, en dépit de sa fatigue, le jeune homme n'eût pas hésité à s'enquérir de la nature de cette fusillade dont l'écho parvenait jusqu'à lui ; mais, chef de détachement, il ne pouvait abandonner ses hommes et, d'autre part, dans l'état où se trouvaient ceux-ci, il lui était impossible de leur demander un nouvel effort.

Contre son gré il s'était donc résigné à passer la nuit là où il se trouvait, résolu à se mettre en route dès l'aube.

Quelles longues heures d'insomnie s'étaient écoulées pour lui sur la couche improvisée où il était étendu dans l'espoir de trouver quelque repos ! C'était là-bas, vers ce point inconnu d'où arrivait l'inquiétant écho de bataille que tout le temps son oreille s'était tendue ; que se passait-il ou plutôt que s'était-il passé ?... Car depuis longtemps déjà

plus rien ne s'entendait et un silence lugubre avait succédé au bruit de la fusillade.

Enfin l'aube avait lui, et le petit détachement avait pris congé de José Moralès qui lui avait souhaité bonne chance avec une ironie à grand'peine dissimulée, car le vieux coquin savait dans quel péril cette poignée de héros allait tomber.

Muni de quelques indications assez vagues fournies par leur hôte, les Rangers allaient grand train depuis une couple d'heures, orientant leur course dans la direction de la Gran Sonora.

Mais comme la chaleur était forte déjà, le jeune officier, bien contre son gré, avait fait faire halte dans un petit bois qui s'était offert à eux avec son ombrage protecteur : les chevaux commençaient à souffrir un peu fort et il était indispensable de les ménager, vu l'ignorance où l'on se trouvait de la longueur du chemin qui restait encore à parcourir...

Comme donc ils se trouvaient là, devisant assez mélancoliquement — la situation étant incertaine — voilà que soudain un bruit traversa l'espace qui secoua désagréablement leurs nerfs, tandis que les chevaux donnaient des marques de vive inquiétude.

— Le puma ! fit un des hommes...

Aussitôt, par prudence, Rutledge donna l'ordre de se mettre en selle et, marchant en tête, car il était le meilleur tireur de la troupe, ils sortirent du bois.

Ils allaient avec précaution, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente de la carabine placée en travers de la selle : il importait en effet de ne pas se laisser surprendre.

Tous ceux qui étaient là connaissaient les habitudes de traître du lion des prairies et savaient qu'il fallait faire bonne garde.

Mais voilà que, tout à coup, Rutledge s'arrêta : la petite troupe se trouvait alors au sommet d'une



des collines qui surplombaient l'étroite vallée où le commandant avait établi son camp.

D'un seul coup d'œil le lieutenant embrassa le champ de bataille et se rendit compte de la catastrophe.

La gorge serrée par l'angoisse, il ne put que d'un geste silencieux du bras indiquer à ses compagnons cette scène de dévastation, tandis que ses poings se crispaien de rage et qu'une douleur atroce le poignait au cœur...

Oh ! son cher commandant qu'il aimait comme un frère ainé !... Oh ! ses braves compagnons d'armes !...

Ces sentiments étaient partagés par les autres qui, groupés autour de lui, regardaient les tentes dévastées, les corps jonchant le sol, les armes brisées...

Tout à coup, l'un des cavaliers clama :

— Voilà la bête !... tenez !... vous la voyez !...

Tous les regards se concentrèrent vers le point indiqué par le bras étendu du soldat ; et, de fait, ils aperçurent le puma, accroupi sur le sol, prêt à bondir.

Détournés de leur douloureux saisissement par ce spectacle, les compagnons de Rutledge continuaient à regarder le fauve, cherchant à deviner à qui il pouvait en avoir et l'un d'eux murmura :

— Sûrement, il est à l'affût... à l'affût de quelque chose ou de quelqu'un.

Ces mots suffirent à évoquer dans l'esprit de chacun la supposition d'un des leurs, vivant encore.

Instinctivement, ils firent mine de courir ; un geste impérieux du lieutenant les immobilisa :

— Dans l'intérêt même de celui-là, enjoignit-il d'une voix brève, pas un mouvement, pas un mot qui puisse donner l'alarme à la bête...

Il arma sa carabine et, la crosse à l'épaule, attendit le moment favorable.

La poitrine haletante, les hommes guettaient, pleins d'espérance : ils connaissaient l'imperturbable habileté de leur chef et le savaient parfaitement

capable, quelle que fut la distance, de loger sa balle à l'endroit qu'il avait choisi.

Coup sur coup, soudain, Rutledge fit feu.

— Il en tient ! clama-t-il en voyant la bête rester sur place.

Et, poussant son cheval, il entraîna ses compagnons, pressés comme lui non de constater la mort du puma, mais de s'assurer de la nature de la proie qu'il convoitait.

Si, par hasard, leur supposition était vraie, si un survivant était là...

Et voilà que ce survivant se trouvait être Wickley !

Rutledge et ses hommes, à cette vue, sentirent une larme leur piquer les paupières...

Avec quelles précautions ils s'ingénierent tous à le ranimer ! Tandis que l'un d'eux lui faisait boire à petites gorgées un peu de thé alcoolisé que contenait sa gourde, Rutledge examinait ses blessures et s'assurait qu'elles pouvaient attendre un pansement plus sérieux.

Puis Rutledge prit le corps inanimé sur le devant de sa selle, le maintenant droit de son bras qui enlaçait la taille, tandis que, de la main restée libre, il dirigeait tant bien que mal son cheval.

C'est dans ces conditions que l'on se mit en route, un peu au hasard ; car, après une courte délibération, le lieutenant avait renoncé à retourner à l'hacienda où il avait passé la nuit : l'objectif de sa course devait être la passe d'El Diabolo où devaient se concentrer les différents éléments de la colonne expéditionnaire du général Carrington...

Mais encore, pour ce faire, importait-il que le commandant pût supporter la course et voilà qu'au bout de quelques milles Rutledge remarqua que sa main se teintait de sang : la blessure de Wickley s'était rouverte et une hémorragie était à craindre.

Evidemment, du repos s'imposait ; mais où le prendre ?...

Vainement le jeune homme battait-il d'un regard anxieux le paysage tout à la ronde. Nulle habitation en vue.

Un homme se proposa pour piquer une pointe rapide en avant afin de s'assurer qu'il n'y avait aux environs aucune maison hospitalière, et il partit tandis qu'on étendait à terre le corps du blessé.

Du plus loin qu'on aperçut l'éclairage à son retour, on put juger, à son chapeau qu'il agitait joyeusement à bout de bras, qu'il rapportait une bonne nouvelle.

Et, dès qu'il fut à portée, il cria :

— En route !... la Gran Sonora est à un quart d'heure d'ici...

Il n'en fallut pas davantage pour reconforter tout le monde, y compris le blessé qui, depuis un moment, avait repris connaissance et expliquait à Rutledge ce qui s'était passé et comment lui et sa vaillante troupe avaient été écrasés sous le nombre.

— Oh ! vivre !... vivre pour les venger !...

C'était à ses pauvres Rangers qu'il pensait !... à ses Rangers auxquels il en voulait presque de l'avoir sauvé, puisque, seul du détachement, il devait survivre.

— Mais vous vivrez, mon commandant, affirmait Rutledge, nous les vengerons et nous verrons toute cette vermine de Boches écrasée et faisant kamarades...

Au pas, on avait gagné la Gran Sonora où l'on avait eu la surprise de retrouver le señor Moralès dont les explications embarrassées eussent peut-être, à tout autre moment, éveillé l'attention du lieutenant.

Une seule chose le préoccupait : donner le plus rapidement possible au commandant les soins que réclamait son état, ensuite on verrait à s'expliquer.

Un pansement sommaire une fois appliqué sur ses blessures, Wickley, après avoir examiné rapidement la situation, décida qu'il importait d'aviser au plus tôt le général Carrington de l'échec qui lui avait été infligé la veille, de façon à ce que la colonne expéditionnaire se tînt sur ses gardes.

En conséquence, aussitôt reposé, il monta à cheval avec les quelques survivants du fort Wilson pour rallier grand train l'armée américaine.

Il laissait à la Gran Sonora Rutledge avec mission de recueillir ceux de son détachement qui auraient pu échapper par miracle au grand massacre du camp.

— Si d'ici trois jours, recommanda-t-il, vous n'avez vu personne, rendez-vous à la passe d'El Diabolo !

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 1^{er} mars.